

L'ultime rencontre

À l'époque, j'étais étudiant à l'université de Brazzaville.
C'était un dimanche.

Un vieux car m'a déposé à Makélékélé, un des quartiers populaires de Brazzaville.

J'ai longé l'artère principale et accosté le premier individu. C'était une jeune fille à peu près de mon âge.

Tout le monde connaît tout le monde à Makélékélé.

– Je cherche le domicile de Sony Labou Tansi..., fis-je.

– L'auteur de *La Vie et demie* ? Il faut continuer tout droit, puis tourner à la troisième rue, continuer encore tout droit jusqu'au niveau du terrain de foot. C'est la vieille maison en planches au milieu de la végétation...

J'ai marché, contenant l'émotion de rencontrer enfin l'écrivain.

Le quartier grouillait de monde en ce début d'après-midi. Je suis parvenu jusqu'au terrain de foot, mais on jouait plutôt au volley-ball !

J'ai accosté un jeune homme et lui ai demandé de me désigner la maison de l'écrivain. Il a plutôt pointé du doigt un homme qui portait un short en pagne et qui transpirait au milieu du terrain :

– Le grand Sony est occupé, ne le dérangez pas !

– Je ne suis pas pressé, l'ai-je rassuré en me mettant de côté.

À la mi-temps, Sony est venu vers le jeune homme, et ce dernier lui a remis une bouteille d'eau.

– Il y a ce gars bizarre qui cherche ta maison...

Sony s'est tourné vers moi :

– Alors, comment ça va, mon brave ? Vous voulez me voir ?

Je ne m'attendais pas à une réaction aussi avenante.

Il ne s'est pas arrêté là, il a dit à l'arbitre :

– Remplacez-moi quelques minutes, j'ai de la visite !

Puis, s'adressant de nouveau à moi :

– Viens, mon brave, on sera plus tranquille à la maison pour parler...

Sa parcelle était une espèce de petite forêt tropicale. Il fallait écarter les branchages qui obstruaient le passage, longer une piste et déboucher enfin devant cette cabane en bois dont la porte était à moitié ouverte et retenue par une brique en terre cuite.

Nous sommes entrés.

Deux grands posters collés au mur d'en face : celui de Che Guevara et celui de Bob Marley. Plusieurs cahiers d'écolier traînaient sur sa table de travail.

– J'écris dans des cahiers, c'est plus fusionnel que la machine à écrire...

De l'autre côté de la pièce, le lit était à peine fait avec deux livres près du chevet : *Les Illuminations* de Rimbaud et *Chronique d'une mort annoncée* de Garcia Marquez.

– Je termine un roman que j'ai intitulé *Les Sept Solitudes de Lorsa Lopez*...

Il m'a désigné un tabouret et s'est assis par terre, adossé au lit.

– Alors, quelles sont les nouvelles ?

Intimidé, j'ai bredouillé :

– J’ai aimé... oui, j’aime *La Vie et demie*, mais tout le monde vous l’a dit, peut-être...

– Tu peux me tutoyer, on n’est pas à la radio ! Et qu’est-ce que tu écris ?

– De la poésie...

Il s’est levé, a secoué la poussière de son short, s’est assis sur le lit. Il a pris un air grave, presque de désolation :

– Le monde est par terre, on ne veut plus de poètes après Senghor, Damas et Césaire ! Mais ça ne veut pas dire que tu ne seras pas plus chanceux que moi dont les textes poétiques ont été rejetés ! Et tu n’écris vraiment pas de la prose ?

– Non...

– Quels poètes lis-tu ?

– Les classiques français... les poètes congolais aussi.

– Il n’y a pas que ça, mon brave. Il faut t’échapper, t’ouvrir au monde, découvrir Pablo Neruda, Octavio Paz, Giacomo Leopardi, Pouchkine et bien d’autres !

Il m’a noté sur un bout de papier les noms de ces poètes que je n’avais pas lus.

Il a enfoui ensuite une main sous son lit et a sorti un cahier poussiéreux qu’il a tendu vers moi. C’était le manuscrit de *La Vie et demie*.

– Jette un œil, tu verras comment j’ai travaillé et retravaillé *La Vie et demie* ! Tu me le rendras quand tu reviendras me voir, mais prends ton temps. Je m’excuse, je dois rejoindre l’équipe. Je suis sûr que mes amis sont en train de prendre une gamelle ! Reviens n’importe quand, cette maison est la tienne, cher confrère...

Le mot « confrère » m’a fait sursauter. Était-ce de l’ironie ?

Dehors, le jeu battait son plein. Quelques joueurs héraient l’écrivain comme un de leurs copains de quartier.

– Viens, grand Sony, viens, on est menés !

Il a pris le temps de me raccompagner jusqu'au bout de la rue et est reparti en courant.

Je me suis retourné : il était déjà au milieu du terrain, repoussant de ses deux mains le ballon dans le camp adverse...

Une fois chez moi, dans ma petite chambre d'étudiant, je n'ai pas résisté à la tentation de comparer le manuscrit avec le vrai roman. Il écrivait d'une traite, sans plan. Il se trompait de noms de personnages quelques pages plus loin. C'était une écriture droite, volontaire, avec peu de ratures...

J'ai gardé ce manuscrit pendant un an. Ayant obtenu une bourse d'étude, j'ai pris l'avion pour la France, avec le cahier de Labou Tansi...

Je vivais à Paris depuis deux ans.

C'était un soir. Après les informations télévisées, on a annoncé les rendez-vous du lendemain. J'ai appris alors que Sony Labou Tansi était un des invités de Jean-Marie Cavada dans l'émission *La Marche du siècle*.

Je dormis avec la résolution d'aller rendre le manuscrit à l'écrivain.

Le lendemain, je me suis retrouvé devant les studios de la chaîne publique française, avenue Montaigne, dans le 8^e arrondissement. Comme je n'étais pas enregistré, une femme à qui j'ai expliqué calmement les raisons de ma visite m'a autorisé à patienter à la réception. De là, je pouvais regarder l'émission grâce à une télévision.

Après le générique, Jean-Marie Cavada a présenté ses invités puis, avec un sourire aux lèvres, il a ajouté :

– Nous attendons toujours l'écrivain congolais Sony Labou Tansi, qui devrait arriver d'un moment à l'autre...

L'émission a débuté sans lui...

Sony a fait irruption dans l'enceinte de la chaîne habillé en boubou ouest-africain. Il me vit, très surpris, et eut juste le temps de me lancer :

– On se voit tout à l'heure, mon brave, les Blancs m'attendent pour parler dans la boîte à mensonges !

Jean-Marie Cavada a ironisé sur le retard de l'écrivain. Sony a repris les choses en main, ironisant à son tour sur le retard légendaire des Africains.

Je trouvais que l'écrivain n'était pas en forme. Son intervention ne m'avait pas marqué.

À la fin de l'émission, il est aussitôt venu me rejoindre.

– Je suis un peu pressé, je dois croiser mon directeur au Seuil, on peut se voir après mon retour de Limoges...

J'ai sorti le manuscrit de mon cartable et le lui ai tendu.

– Ah ! Finalement, c'est toi qui l'avais ! J'ai appelé tous les amis, j'ai fouillé ma maison de fond en comble ! Merci vraiment, merci beaucoup...

Il a compulsé le cahier avant de le ranger dans la poche de son boubou.

Nous sommes sortis. Il m'a demandé si je voulais que le taxi que son éditeur lui avait commandé me dépose quelque part. Je lui ai répondu que je prendrais le métro...

Le taxi a démarré.

Et c'était la dernière image que j'allais garder de lui car il quitta ce monde en 1995...

Labou Tansi aura secoué les lettres d'expression française, y apportant un souffle nouveau tant par son style iconoclaste que par ses inventions langagières. *La Vie et demie* a cette particularité d'être « sans territoire identifié », sinon celui de la Katamalanaisie, fictif, quelque part en Afrique, après les indépendances. Sony dessine le personnage du rebelle – l'opposant Martial –, croque celui du tyran absolu – le Guide Providentiel. La fille de Martial

– Chaïdana – est peut-être l'un des personnages féminins les plus impressionnants des lettres africaines. Malgré le répertoire des atrocités que subira le père, il refusera de mourir, se réfugiera dans le corps de sa descendante afin de mener la vie dure au dictateur et à ses valets locaux. Une sorte de foi en l'avenir, au futur, à la renaissance de notre humanisme, le sublime message qui traverse de bout en bout l'œuvre de Labou Tansi.

La fable et la satire ne sont pas loin, de même que le merveilleux et le surnaturel. Et c'est pour cela que *La Vie et demie* restera parmi mes livres de chevet...